

## Machinations

Catherine Lemieux

---

Number 155, Fall 2017

Chaque nuit au treizième coup, dis des clameurs étranges, chante !

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87462ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Lemieux, C. (2017). Machinations. *Moebius*, (155), 43–53.

Catherine Lemieux

Depuis des jours déjà l'ampoule du vestibule est brûlée et je m'y habitue, comme au reste. Soir après soir je m'oblige à sautiller, sans élégance mais avec une agilité croissante, en me déshabillant dans la noirceur comme densifiée par la chaleur, abrutissante. N'est-ce pas l'abrutissement, me dis-je, que, généralement et dans le détail, je combats à ma manière subtile, une manière pas tout à fait au point et certainement pas à la page, mais une manière qui m'est, à tout le moins, propre, puisque je l'invente, petit à petit ? Sans doute. Ma technique de combat est simple. Je laisse mon génie intérieur fricoter épisodiquement avec mon paresseux intérieur, ceci, il est vrai, dans l'espoir de renaître sous une forme libre entre guillemets. On n'estime pas ce que cela exige de persévérance et, je dirais, d'héroïsme. De cela, je ne manque guère, c'est pourquoi je consacre plusieurs heures par jour au développement de ma marque personnelle et, par extension, au perfectionnement de ma manière d'être moins bête que les autres. L'espoir de m'élaborer moi-même en une *manière d'être valable*, je le nourris avec discipline, question de me défendre contre la sottise névrotique qui me guette à chaque détour de mes pensées.

À la lueur des chandelles que j'allume avec précaution, hypnotisé par la délicatesse de mes propres gestes, je procède, sans plus tarder, à l'exercice premier de cette discipline. Je pratique ma respiration abdominale, ma respiration artificielle, celle pleine d'espoir d'être moins bête que les autres, avant de m'installer, peau contre plastique, sur ma chaise idéale, qui glisse agréablement sous mes cuisses en sueur. J'allume l'ordinateur et je vois que Jimmy est en ligne.

Jimmy sait se faire des idées, c'est pourquoi nous sommes amis, malgré la distance, les quiproquos et les rivalités que nous n'assumons qu'à moitié, question de se laisser vivre. Nous ne partageons pas beaucoup de convictions, mais un mode de relation, sophistiqué, reposant sur l'ébahissement. Ce soir, comme d'habitude, nous nous retrouvons, ébahis, tous deux, devant l'éventail de gestes et de paroles insoutenables dont chacun fait preuve, pour témoigner, ceci sans répit, de sa volonté propre et inaliénable. Nos volontés ne sont pas vertueuses. Elles sont fortes, ce qui suffit. Jimmy sait non seulement se faire des idées, mais aussi en donner. Il les jette par la fenêtre, comme des confettis, comme des œufs pourris, sans même regarder sur qui ces idées s'écrasent, plus bas, sur le trottoir où grouillent les gens plus bêtes que nous. Ces gens-là règnent sur le chaos, le plus simplement du monde, en suivant les courants présentement en vogue dans les gouffres de l'imbécillité, alors que nous, Jimmy et moi, nous périssons du chaos, exemplairement, dans les hauteurs. La créativité est contagieuse, faites-la tourner !

La connexion est mauvaise, la voix intermittente, les traits bouffis de Jimmy se figent en cours de déclamation, hystérique lyrique, voilà du grand Jimmy, du vrai, là, en

direct, en bribes, en pixels, son visage tendu par la curiosité, les pupilles noires et enflées, deux insectes qui suent et palpitent, la poitrine élargie et la mâchoire durcie par la coke. « Il y a seulement deux ou trois bassins de données qui ont encore une signification pour... » Coupée, la parole tombe à l'eau au son du bloup caractéristique signalant l'échec de la communication. Chute, pour moi, dans la noirceur mystifiée par la canicule, chute sans cri dans le vortex de ma spiritualité singulière et dans l'odeur de cigarette froide qui persiste dans mon appartement de cent mètres carrés à hauts plafonds. Les conversations ainsi technologiquement parasitées font frire la langue, lui donnent un parfum alléchant, mystérieux. J'avale les miettes que Jimmy laisse derrière lui et je ne lui rends rien. Pas même un petit message ou un smiley en guise d'au revoir. Les mauvais artistes imitent, les grands artistes volent, me dis-je en laissant planer un rire grinçant, que je pratique en alternance avec ma respiration pleine d'espoir. Les grands volent par passion, jamais par nécessité. Il me faut, conséquemment, pour m'accorder à mon destin de grand, me débarrasser au plus vite de la nécessité, car elle ruine non seulement le moral, mais aussi, littéralement, le cerveau d'un créateur. Un jour, j'aurai la superbe du riche malotru, du gangster de carrière, et je volerai – strictement ! – par passion. Ce jour-là personne, détenteur ou non d'un diplôme universitaire, ne saura plus définir le motif de mes divers crimes, symboliques ou non. Je ne serai que bruissements d'intensités, et ce seront elles, *les intensités*, et rien d'autre, qui me traîneront d'une création à l'autre, d'une idée à l'autre. Ce sont après tout elles, *les intensités*, et rien d'autre, qui m'ont poussé à me lancer à corps perdu dans l'art. Des sommets nuageux jusqu'au fond des cavernes brillantes de mille minéraux, je parcours les lieux

imaginaires les plus hostiles, car c'est là où je trouve de quoi créer, moi, voleur de feu et de prestige.

Je ferme la fenêtre brumeuse de mon icône Jimmy. Je quitte l'ami. Je quitte Jimmy et mes pensées et je reste avec les murmures graves de l'ordinateur qui réfléchit. Décalage horaire oblige, Jimmy ira de toute façon se coucher bientôt, à Tokyo, alors que moi, j'entre dans ma nuit viennoise, dans mon palais de bouddhiste champagne où s'empilent les croquis froissés, les bouts d'encens noircis et les eurêkas mort-nés. Si vous avez du talent, votre nom pourrait marquer une époque ! Puisque je n'ai plus à parler ni à marcher ni à sortir, je peux marquer mon corps et, par extension, mon époque, en m'envoyant une ligne de kétamine. Je prends mon temps. Je fais fleurir mon potentiel. Je perfectionne mon saut à travers le cerceau de feu de l'univers. Je concasse les petits cristaux blanc sale, affine ma ligne avec ma carte de crédit Odyssée World Elite, ma nouvelle façon de voir le monde, sur un miroir en cœur au cadre couleur rouille. Dans le coin gauche du cœur, un message cryptique barbouillé au rouge à lèvres, où je ne trouve rien de bon à lire. Ouvrez les portes de votre perception ! Les miennes grincent comme celles d'un manoir hanté, mais je persévère, je regarde les lettres grumeleuses tracées par l'étranger. Ces caractères illisibles, je ne sais pas qui les a tracés ni s'ils me sont destinés, ni s'ils veulent dire autre chose que voilà, j'ai la même couleur de rouge à lèvres que ton cœur miroitant, un cœur de sang coagulé et noirci, pas un cœur flambant, flambant neuf, vivifié par la passion écarlate. Faites chaque jour quelque chose qui vous effraie ! Je renifle la poudre blanche en faisant un minimum de bruit.

Il est tard et j'ai beaucoup à faire, puisqu'en réalité, tout m'est destiné; ce message indéchiffrable et le ronflement pesant de la ville endormie et le feu des étoiles et cette sensation douce d'asphyxie. Je considère l'agencement de ces conditions propices à l'affaissement langoureux et à la rêvasserie déchaînée. Tout cela – et plus encore! – m'est destiné, si je le veux et, cette nuit, je le veux bien. Vos idées sont des armes! J'en ai besoin d'une, bien aiguisée, éclatée en soleil aux rayons tranchants. Je suis en quête d'une idée-éperon, chauffée et rougie, qui puisse blesser la bête qui me supporte dans ma course au génie. Une chose est certaine – et probablement seulement une! me dis-je en pointant l'index vers le ciel –, c'est que j'en ai assez d'être dépendant de cette bête ankylosée – je parle de ma tête ou, si l'on veut, de ma raison – qui manque de mordant, et c'est pourquoi je ne serai jamais un génie, car oui, non sans paradoxe, je suis dans la volonté d'échapper à ma volonté, je suis en conflit passionnel avec ma bête raisonnable, toujours angoissée, incessamment en train de calculer ce qui l'éloigne encore du génie, que l'on n'atteint jamais par calcul, toujours par accident heureux. Mais peut-on en déduire que le devenir-génie est un devenir-heureux? J'en doute fort! On s'écrase d'un coup dans le génie comme dans un mur des merveilles qui effraie les passants. Arrêtez de penser! La pensée est l'ennemie de la créativité! me dis-je en me trouvant con, mais pas con d'une manière, pour ainsi dire, satisfaisante.

C'est simple, et presque logique, mais pas seulement, il me faut me protéger de ma pensée par des moyens étudiés, mais pourtant pas pensés – la nuance entre ces deux termes me donne le vertige, symptôme de mon entrée dans l'abîme du sens! ou de mon dégoût des mots? –, et ces moyens de me protéger de ma pensée pourraient être, au

fond, très *prosaïques*. Je pourrais, par exemple, me marier avec une princesse des Îles et renouer avec ma sensualité primitive, non, mieux, me jeter aux pieds d'une pauvre qui danse comme une damnée et qui donne envie d'être damné, pour elle, en son nom à elle, une sauvage pleine de grâce et qui sent la noix de coco, qui me ramène à l'essentiel, qui me libère de mes liens sociaux, oui, des plus corrupteurs, c'est prouvé par la philosophie, me dis-je en frottant mes doigts, qui commencent à picoter agréablement, sur le plastique idéal de ma chaise idéale. Avertissement : vous disposez de quinze jours pour payer votre solde en souffrance, sans quoi nous serons dans l'obligation d'entreprendre des démarches judiciaires ! Il est parfois bon de vivre sous les avertissements, car l'artiste crée mieux sous pression, c'est connu, et la pression financière n'est pas à sous-estimer, à tout le moins en début de carrière, elle donne des ulcères, mais aussi d'authentiques éclairs de génie. Je pense par exemple à l'éclair qui a frappé Ingemar, le peintre aux dents gâtées, qui, sous la menace d'être expulsé prestement et sans revenez-y de son appartement, a pondu – cela dans une panique qui donnait à son visage un éclat irrésistible – une série de portraits érotiques d'hommes enlacés, des hommes dont la chair plus que généreuse se replie en bourrelets sinueux, engendrant ainsi de magnifiques effets d'ombres rougeâtres et violacées. Sa production a fait les choux gras des spécialistes *et* des Fat Studies, *et* des Queer Studies, et depuis sa carrière est assurée, prise en main, que dis-je, à bout de bras, par des académiciens de toutes provenances, tous plus affamés les uns que les autres, en quête d'une subvention qui puisse les sortir, eux aussi, de la mare infecte de la précarité.

Ce n'est pas parce que je patauge moi aussi dans cette mare que je ne peux pas me construire des balises ou,

mieux encore, une bulle, oui, voilà bien ce que je fais, là, me dis-je en rassemblant des coussins en cercle sur le sol. Je crée les balises d'une mare d'un bleu étincelant – le bleu est une couleur qui favorise la créativité! – dans la mare brunâtre de la précarité. Je rigole, non sans un brin de honte – je suis parfois la proie d'une honte coquette! –, en me plaçant debout, solennel, au milieu de ma mare miraculeuse, bien ancré dans ma chambre de pensée, juste avant que la kétamine se charge du reste. Un hoquet me parcourt, mais seulement un, signal pour le moins étrange, annonçant que l'anesthésie a commencé. Je me laisse fondre, tranquilisé, tel un invertébré radieux sur le tapis du salon, mes membres vêtus de mousse tendre se plient sans se tordre, ce qui est d'autant plus agréable que cela me rappelle ma parenté avec les personnes novatrices qui sont particulièrement souples et exceptionnellement curieuses, leurs jambes et leurs esprits s'étendent sans douleur, et ce, dans toutes les substances ou presque. Apprenez à accepter les compliments! Je laisse les diverses surfaces de mon appartement trembler et se cabosser, se rouiller, je rampe jusqu'au mur du fond et je gratte, teste la texture, mais non, pas d'odeur de rouille, seulement l'écho d'une basse post-punk qui revient sur elle-même en boucle. Attention! Ne confondez pas la critique avec un jugement personnel, surtout si la personne qui vous critique n'a pas vraiment envie de vous voir devenir un véritable artiste! De toute évidence, je suis en ce moment même – heureusement! – en deçà de tout cela, bien en deçà de la critique de l'un et des conseils de l'autre. Je suis dans les caves de la sensibilité! me dis-je en riant immédiatement, et sans honte, cette fois, de la niaiserie de l'expression. Mes yeux ne suivent plus la lumière – mes influx nerveux ont atteint la vitesse de la lumière et rivalisent avec elle! – qui me

parvient par saccades, les murs et les meubles se morcellent et prennent des contours plus durs, beaucoup plus droits qu'en réalité. Je dois dire que j'ai un souvenir très net de la réalité, car je suis rongé par la réalité, voilà, exactement, je suis rouillé de réalité et cette nuit je peux sentir le monde entier sombrer avec moi, corrodé de partout. Je tremble en cadence avec les spasmes de la ville qui épouse tous les degrés du diapason, dans ma nuit de joie et d'aventure, je regarde courir les pensées, les mensonges aux jambes courtes et crochues, les vérités aux yeux blanchis. Les pensées d'aujourd'hui sont violettes comme la chair tuméfiée et l'écho des guitares de Johnny Marr, chaque musique a sa couleur et chaque couleur a son essaim de pensées qui s'évertuent, telles de petites ouvrières infatigables, à trouver du solide dans la vie où je ne vis pas. La vie ne vit pas souvent. Je pars à la recherche de l'impossible. Je veux que le flot de pensées s'arrête à bon port, je veux les amarrer à un objet et créer un produit tout simple, me dis-je en m'affalant encore plus profondément dans les coussins. J'ai une idée. Il faudrait coussiner mon flot vital, que mon sang soit absorbé dans une matière spongieuse, puis solidifié ensuite dans un objet à vendre. Je me pense comme je me saigne, suffisamment, puisqu'il le faut, mais jamais jusqu'au bout, jusqu'à l'anéantissement. Juste avant de périr dans le cloaque de mes idées, je me recroqueville dans un produit. Je m'y entasse. Car, comme de plus en plus de gens, je ne sais rien *faire*, à proprement parler, mais j'ai appris à *faire envie*. Donnez la faim ! Inventez un bout de bois, de fer ou d'étain, dont personne – personne ! – n'a besoin et dont chacun – chacun ! – a envie. Vous deviendrez un spécialiste, une marque déposée, quand vous aurez acquis un certain niveau de compétence ! C'est mon truc, c'est le destin que je me confectionne, je remodèle

la masse, je revisite les formes et les courants artistiques, j'attends la Revisitation par la Création Immaculée, et, accessoirement, je cherche une manière de devenir riche, rapidement et éthiquement, sous la protection des spécialistes des *Fat Studies* et des *Queer Studies*.

Je laisse la kétamine s'épuiser et la rouille quitter les murs, battre en retraite comme une marée qui redescend en me ravageant au passage, comme il faut, comme la mer polit avec un enthousiasme sauvage les rebuts des naufrages. Chacun ne peut pas devenir designer. Si chacun était designer, le monde serait très laid. Impossible d'y vivre. Le *privilège* du designer coûte cher, il se gagne à la dure et c'est pourquoi, avec application et joie, je me donne le mal de la kétamine. Je peux même dire, après de multiples expériences, que la kétamine est ma drogue idéale – à agencer avec ma chaise idéale et mon heure de travail idéale –, un trip expéditif qui à la fois soulage et abîme avec une efficacité inégalée, vraiment, seulement l'affaire d'une heure ou deux et je suis à nouveau dégrisé, d'attaque pour dessiner, pour projeter, mais seulement après m'être plongé dans les bassins de données, il n'y en a que deux ou trois qui soient encore fertiles.

Si vous aimez exprimer de la colère et des pensées sombres, étudiez les artistes tourmentés ! Je bois un thé et j'ai toute ma tête, elle est revenue, sans grande tentation pour la tourmente. Je me drogue, mais avec précision et minutie, puisqu'au fond, je veux sauver ma peau. Je suis matérialiste. Mon âme se porte sur les épaules, non pas comme un fardeau, mais comme un carré Hermès, vapoureux et fluide. J'ai une idée. L'âme, c'est l'autre nom de l'élégance d'exister. La mienne prend de l'expansion dans la nuit où tous mes ennemis dorment. J'y marche à

tâtons, sans lumière autre que mon cœur qui crame. Car je cherche des moyens, car quelque chose en moi me dit, d'une voix perçante, quoique ténue : il y a moyen ! Si vous êtes en âge de le faire, assistez à un maximum de vernissages ! Je le fais bien, quand j'ai quelque chose à me mettre, par exemple, l'une de mes nombreuses chemises déchirées dans le dos, que je porte sous une veste, impeccable, toujours la même, Margiela. Je jubile et je souffre, tout à fait équitablement, dans ces vernissages où j'apparais pareil à moi-même : ma déchirure couvée, à l'abri de toute envie de me déshabiller, que ce soit pour un galeriste ou pour un mannequin. Mais je ne suis pas ici, cette nuit, pour rêver de mondanités. Je me donne des idées et je ne les lance pas aux passants. Je ne suis pas Jimmy. Mes idées sont plus flamboyantes, bien que moins coriaces que les siennes. Je me les lance à la figure, puis je les mâche longtemps, mes idées. J'en ferai quelque chose, un outil pour m'extirper de la bouse économique-existentielle, puis pour arrêter de serrer les mâchoires. Le jour où j'aurai des mâchoires relâchées, j'aurai la confirmation que j'ai réussi. Je pourrai méditer et commencer à aimer quelqu'un, pour toujours. En attendant, et je ne peux pas attendre bien longtemps, je me mets dans une situation de crise qui me donnera le teint maladif de rêve qu'avait Ingemar juste avant sa Transfiguration. Je dois réussir à atteindre cet état fiévreux avant de devenir vieux, car l'on ne verra pas, passé 55 ans, le travail corrosif de la panique divine, ce qu'elle a creusé à même ma chair. Si je n'ai pas, dès maintenant, un succès incontestable, dans quinze ans tout au plus, même rongé par la réalité la plus dure, je ne serai plus un designer taciturne, rouillé aux bons endroits, intéressant, mais seulement un vieux bricoleur plein d'arthrite, inintéressant.

Afin que vos souhaits ne restent pas des *Fata Morgana*, profitez au plus vite d'une pause de frais de crédit pendant six mois ! Et, pourquoi pas, me payer une production très dispendieuse, scandaleusement au-dessus de mes moyens, travailler le cristal ou le marbre, me cristalliser moi-même, ma rouille intrinsèque magnifiée en produit de luxe ! Je traverserai la classe moyenne en trombe, une comète, un fourbi d'idées pétaradant derrière moi, enfin abandonné à ma course folle vers le génie, *les intensités*, rien d'autre !

Je prends mon crayon et trace un triangle équilatéral, non, un cône, disons de laiton nickelé, sur lequel je pose une planche, épaisse et longue, disons de polypropylène. Je l'imagine basculer. Je ne sais pas quelle taille aurait cette chose, dans la vraie vie. Elle viendrait en plusieurs couleurs.